

**Eve, une énergie de 100.000 volts à la dérive
ou
chronique d'une thérapie marathonnienne à 60 ans....**

*Par Eve elle-même: caractères typographiques normaux légers
Par Dominique Nasim – Krischel, sa psychothérapeute :
Caractères italiques gras*

N.B.: Par souci de confidentialité Eve est un pseudonyme

Comme pour presque tous mes patients, Eve avait d'abord pris rendez-vous par téléphone: sa demande de prise en charge était claire et déterminée, elle ne se perdit pas en détails personnels et elle ne posa que des questions classiques d'adresse et d'honoraires, ce fut presque un rdvs professionnel.

Je le mentionne car bon nombre de mes patients lors du premier contact téléphonique sont dans l'émotion, souvent confus, parfois en larmes ou craintifs et qu'il est très utile pour ma secrétaire ou moi-même de les écouter se raconter avant d'arriver à prendre réellement un rdv.

En outre , comme ils sont souvent dans une grande détresse ou très émotionné, ce n'est pas du luxe de prendre le temps d'expliquer l'endroit ou les moyens de transports sinon ils se perdent ou se trompent d'heure de rdv. L'émotion peut être un filtre qui nous rend partiellement et momentanément sourd e t aveugle...

Eve ne m'avait pas dit son âge et, vu son énergie, je l'avais prise pour quelqu'un d'assez jeune.

Lorsqu' elle entra dans mon cabinet j'eus la surprise de découvrir une dame d'une soixantaine d'années, marchant à grands pas, débordante d'énergie, qui parlait fort et tout le temps au point que toute la durée que s'accomplit sa thérapie je dus l'interrompre régulièrement pour la faire'' travailler'' dans son corps sur son ressenti et non pas sur son verbiage: elle avait ''la jactance facile et le verbe haut'' comme disait Jacques Brel...

Plus tard d'ailleurs j'appris qu'elle était aussi écrivain à ses heures : j'encourageais alors ce moyen d'expression: sa logorrhée verbale pouvait devenir une qualité d'écriture où il lui fallait se recentrer pour être claire, l'écriture nécessitant une réflexion, une épuration, la toilette du texte et une relecture qui l'axerait et élaguerait ses débordements...

Ce qui suit (écrit en typographie claire) sont des extraits d'un de ses romans autobiographiques...

Eve possédait en outre la rare particularité d'être arrivée chez moi sur conseil de l'ex-maîtresse de son conjoint, ce qui était peu banal

Elle me consulta au moment où son couple semblait être proche du divorce et en grande souffrance; souffrance qu'elle nommait mais qui ne se voyait pas: il lui fallait être forte et c'était un modèle de femme de tête, de "maîtresse-femme" comme on disait naguère...

Lorsque Lise, l'ex-maîtresse de mon mari, apprit que nous voulions divorcer, elle m'écrivit une lettre m'indiquant l'adresse d'un couple de thérapeutes ("très sérieux" disait-elle pour les avoir elle-même consultés jadis !) auxquels nous allions pouvoir demander de l'aide.

L'objectif de cette lettre était de nous faire suivre une thérapie de couple.

Nous pouvions également voir ces personnes individuellement.

Grâce à Lise, ma thérapeute était donc déjà toute choisie (!)...

Je venais de vivre une très grosse crise de nerfs dans mon couple où j'avais cassé des objets, je m'étais faite fort mal une fois de plus: encore sous le choc de ma "crise de nerfs", ainsi qu'un tantinet sceptique quand même, j'allais au rendez-vous pris trois jours plus tôt.

Si la psy ne me convenait pas ou que nous n'ayons que peu d'atomes crochus, je pouvais changer d'équipière et m'en trouver une autre car le centre psy en question était en fait une équipe de plusieurs personnes.... Cela me rassurait ! Je m'acheminai donc plus détendue vers son cabinet.

Dès le premier abord, cette femme me plut.

J'étais à l'aise, elle avait de l'empathie et beaucoup d'humour.

Je lui expliquai mes problèmes de couple...

Elle me questionna d'abord sur les raisons qui m'avaient fait choisir mon époux.

Je ne pus immédiatement lui répondre, je n'y avais jamais réfléchi !!

Je me disais que je n'avais pas réellement choisi mon homme... que c'était tombé comme cela !

Pour répondre à sa demande, je ne trouvais que des banalités : il était cultivé, beau parleur, séduisant... il me plaisait !

Poussant un peu plus loin la démarche réflexive et en y repensant avec plus d'acuité, je me souvins que les hommes de ma vie – adulte, j'en avais aimé trois – ressemblaient à mon père aussi bien physiquement que dans sa façon de se comporter: des yeux bleus, un caractère bien trempé, une longue silhouette, de l'élégance et un machisme enrobé de velours.

Mon ex-mari échappait à ce profil: je ne sais pas pourquoi !
Nous nous étions vraisemblablement rencontrés pour d'autres raisons...
De notre union naquit un fils superbe, dont je suis très heureuse d'être la maman et qui me fit grand-mère, ce qui fut un des mes plus belles joies...

Un autre point commun : mes "hommes pères" avaient tous deux un rapport aux médias et au professorat !

Ma vie a été parsemée de petits succès médiatiques sans réelle importance.
Pourtant, liée par un fil ténu à l'écriture et à la parole... je produisais quelques articles publiés par deux magazines, j'emportai trois prix de poésie, et je présentai aussi des émissions radiophoniques.
Je n'avais pas pensé à ce lien, avant d'écrire ces pages.
Cependant, la boucle était bouclée !

J'étais curieuse de nature, pourtant petite je détestais l'école et le pouvoir que prenaient certains enseignants sur leurs élèves.
Or, j'adorais m'instruire sans y être obligée.

Ces hommes-là, dont Thomas, mon mari actuel, m'avaient tous beaucoup appris.
En douceur, grâce à l'amour ! En profondeur : par leur intelligence et leur savoir.
J'étais tellement rebelle !
Ecorchée vive, dès mon jeune âge, je souffrais d'une agressivité "bouclier" envers les mâles : je leur montrais les crocs avant qu'ils ne m'approchent.

Je souffrais donc d'atavisme paternel : sûr et certain !
Mais aussi, si je n'y prenais pas garde, je ressentais une peur viscérale des autres; de la méfiance à gogo et de l'anxiété vis-à-vis de la nouveauté.
Ce cocktail d'appréhensions prenait directement sa source dans ma petite enfance.
Même si l'âge m'avait appris agrandir... ma psyché en gardait des traces profondes. L'écheveau n'était pas simple à démêler !

Pourtant, de séance en séance, Dominique, ma psy me devinait au quart de tour.
Elle touchait aisément du doigt tous mes enfermements.
Conscience professionnelle et pratique des expériences d'autrui obligent.

Les mutilations mentales étaient sans doute plus ou moins les mêmes d'un être à l'autre ; les blessures de l'âme, jamais tout à fait guéries. Bref !

Ce qui m'amenait à consulter Dominique, outre l'élimination de la tristesse des derniers mois... c'était qu'après avoir touché le fond, je voulais émerger du chaos et enfin retrouver la paix.

Les premières séances me permirent de raconter ma peine et de parler des souffrances vécues dans le couple que nous formions mon mari et moi.

J'y ai beaucoup pleuré !... Pas directement, car je retenais mes larmes.

Les sanglots que je gardais par devers moi restaient bloqués dans ma poitrine.

Je m'étonnai de voir Dominique s'approcher de ma personne, le mouchoir à la main. Le bras sur mes épaules, elle m'encouragea à me laisser aller.

J'étais un peu gênée de ce contact presque filial.

Pleurer ne faisait pas partie intégrante de mon éducation.

Dans ma famille, il fallait être FORT !

Nous (= ma famille) ne nous épanchions que par colère... lorsque la coupe était trop pleine et qu'elle débordait.

- *"Laissez venir vos émotions, me disait-elle, vous vous contrôlez beaucoup. Lâchez prise.... Respirez à fond, par la bouche.."*

(Je voyais qu'Eve respirait à peine, en apnée, serrant sa cage thoracique, ses mâchoires se crispaient, ses tempes battaient fort, elle me faisait l'effet d'une casserole à pression qui risquait d'exploser ou d'imploser)

Alors, je me lâchais ...mais un peu.

Les glandes de mon cou gonflaient si fort, que je ne trouvais plus de souffle pour mes mots. Après, je me reprenais. (Comprends je reprenais le contrôle!)

Il me fallait attendre le métro...

J'étais honteuse de montrer mon désarroi à la face du monde.

À la séance suivante, Eve me relata ses maladies psychosomatiques: elle avait été opérée un nombre incalculable de fois, entre autres de plusieurs 'hernies discales dans le dos, elle était percluse d'arthrose, elle avait survécu à une leucémie... j'en passe et des meilleures...

Et elle portait un énorme cabas de courses bien lourd à l'évidence...

Eve me citait tout cela comme si ce n'était rien, avec un sourire, comme si tout cela était normal, des sortes de blessures de guerre plus ou moins cicatrisées mais normales pour un soldat...

Je le lui dis:

- *Vous vous rendez compte de ce que vous faites subir à ce pauvre corps qui a déjà tant souffert ?*

Je le savais ! Mais je ne voulais pas le savoir... Je somatisais depuis toujours. De me l'entendre dire clairement était autre chose...

Les frayeurs, le manque d'affection, l'incompatibilité de mes parents, les écarts de mon père, m'avaient souvent conduite à l'hôpital pour des séjours plus ou moins longs.

La rupture précédant mon mariage avec Thomas, m'avait valu une leucémie. Mon père étant mort de cette maladie, je ne pensais donc pas l'avoir contractée sans prédisposition. Mais ! Portant nécessairement la marque génétique de ce fléau, il avait certainement été activé, avant terme, par l'angoisse, le stress.

A la troisième consultation chez Dominique, je n'arrêtais pas de gesticuler sur mon siège. ...J'avais mal au thorax !

Et je plaçais dessus ma main sans m'en apercevoir...

- *Que se passe-t-il à l'endroit où vous mettez la main avec tant de force ?*
- *Je ne sais pas ! Une poussée d'arthrose peut-être !*
- *Vous êtes tombée ?* Continua-elle, peu satisfaite de ma réponse.
- *Non ! C'est l'emplacement du bras de mon mari, lorsque nous dormons. (= prise de conscience soudaine)...*

Je ne supporte même plus de vêtement à cette place.

Ma peau brûle et la côte au –dessus de ma taille me martyrise.

Le souvenir de la nuit où j'avais repoussé le bras de Thomas, refit surface en ma conscience. J'en informai Dominique.

Je l'avais définitivement éclairée sur le problème.

Eve avait déjà effectué beaucoup de thérapie personnelle et de prises de consciences auprès d'autres psychothérapeutes de diverses obédiences, elle était en développement personnel depuis longtemps par ses lectures, sa spiritualité, sa philosophie, ...

J'étais sceptique sur son déluge verbal qui cachait des émotions intenses trop longtemps refoulées; les 45 à 60 minutes de la séance hebdomadaire me semblaient bien maigres face à l'ampleur des émotions accumulées au long des 50 années qui précédaient, son âge était limite pour travailler en profondeur et ses maladies dangereuses et escaladantes dans leur degré de

gravité: j'avais l'impression d'une course contre la montre qu'elle s'imposait à elle-même et à moi dans le cadre de la thérapie

Je choisis donc doublement d'amplifier le symptôme: je lui proposai d'inclure sa thérapie dans son roman autobiographique et de s'inscrire à un de nos stages résidentiels de psychothérapie appelés "marathon".

Pendant le marathon elle serait, par le nombre des participants, obligée de se taire et d'écouter, d'écouter et de se recentrer, de se recentrer et de ressentir, de ressentir et de partager lors des temps de feedback.

En clair, au lieu de vider ma fosse à purin à la petite cuiller, Dominique me proposa d'utiliser, en marathon, la louche des grands moyens. J'allais travailler sur moi plus vite.

Il était grand temps de soigner mon enveloppe corporelle en Gestalt.

(Plus vite je ne sais pas mais ce dont j'étais sûre c'est qu'Eve en marathon ne pourrait que très brièvement se cacher derrière des tonnes de mots et serait obligée de ressentir ses émotions sans les dévier derrière son verbiage.

En outre, devant se taire pendant le travail de quelqu'un d'autre, ce qui lui était difficile mais à quoi elle s'astreignait par respect, elle allait vivre diverses émotions "servies sur un plateau" par un autre être humain inconnu)

Ce marathon psychothérapeutique se déroulait à la campagne.

Je devais donc passer trois jours loin de Thomas. L'angoisse !

Quand je ne faisais pas la forte je me vivais comme une poupée sans bras ni cheveux...

La poupée sans bras ni cheveux allait être confrontée à d'autres et en groupe.

L'inconnu m'attendait au détour... je reculais déjà sur le chemin parcouru.

J'en parlai cependant à Thomas qui m'encouragea et j'y réfléchis.

Puis, n'écoutant que mon courage, la quinzaine suivante, je me lançai dans la mêlée.

Il faisait froid ! Pourtant, le soleil brillait d'un sourire printanier.

Thomas me déposa à la ferme. J'allais passer trois jours en "immersion expérientielle".

"Immersion expérientielle" : De ce groupe de mots, je ne savais pas encore grand-chose.

Je connaissais ces vocables séparément or, pour les associer et bien en comprendre le sens, l'expérience m'apprit qu'il fallait entrer dans le marathon et y participer de tout son être.

(Eve n'envisage les autres que comme "un groupe de mots", ce qu'elle fait d'habitude et avec moi. Les autres SONT des mots...et non pas un "groupe de personnes ou d'êtres humains")

C'est un peu particulier quand même comme vision du monde ET c'est sa manière bien à elle "d'être-au-monde" en relation avec les autres

Elle est une poupée sans bras ni cheveux OU des mots qui coulent: il s'agit d'un clivage quasi psychotique créé par l'enfant qu'elle fut pour survivre...

C'est un mécanisme de défense qui l'a aidée toute même à tenir le coup et qui s'est généralisé à l'âge adulte.

Soixante ou cinquante ans plus tard ce clivage existe toujours mais il ne la protège plus, Eve est enfermée dedans: elle est l'un à l'exclusion de l'autre et voit le groupe et les personnes qui le constituent comme "un ensemble de mots", pas d'êtres humains.

Elle ne se perçoit pas comme être humain non plus, ou alors incomplet, une poupée sans bras ni cheveux, donc morcelée et incomplète OU encore par un ensemble de mots qu'elle laisse couler à flots sans corps, ni personne!)

A mon arrivée, dans la cour de la ferme, une tablée de participants conversait aimablement, une tasse de café ou de thé à la main...

Certains donnaient l'impression de se connaître.

D'autres plus frileux, restaient légèrement à l'écart. J'avais réellement la peur au ventre.

Plutôt que d'affronter ces visages inconnus, j'eusse préféré entrer en salle d'opération en sachant qu'on allait m'enlever la rate mais qu'après, tout irait bien.

(Les opérations sont pour Eve des mécanismes de défense assez violents : elle croyait retirer ainsi inconsciemment d'elle-même les émotions qui la rongeaient depuis sa prime jeunesse.

Les émotions non exprimées et refoulées s'incarnaient petit à petit en organes réellement malades qu'elle soignait d'abord pour mieux les extirper ensuite par chirurgie)

Je demeurai en retrait, essayant de mettre des images sur les paroles émises.
Des physionomies sereines se mêlaient à d'autres plus anxieuses... les échanges se voulaient rassurants.

Je m'installai sur le banc, me nommai et posai deux trois questions aux personnes qui semblaient les moins novices.

Le premier contact avait eu lieu, la glace était rompue... J'en savais un peu plus sur le séjour à venir.

Seconde appréhension : l'âge de l'assemblée. Pas de doute : j'étais la doyenne à coup sûr...

Allai-je être à la hauteur et m'adapter à ces jeunes femmes ?

Exposer ses problèmes à l'âge mûr, n'était-ce pas impudique ?

Pourtant tout le monde n'était pourtant pas encore arrivé....

Une dame sympathique se joignit au rassemblement, elle paraissait avoir la soixantaine.

Je n'étais plus le seul porte-drapeau de ma génération : ma sensation d'impudeur s'estompa.

Je vidai ma valise dans la chambre qui m'était attribuée et fis connaissance avec celle qui la partageait avec moi.

Ensuite, nous nous retrouvâmes autour des psys pour un premier brainstorming.

Pause café terminée commença le marathon.

Nous étions 22 participants réunis dans une grande salle: 18 patients et 3 psys.

La grande salle était en fait le grenier de la ferme: de grosses poutres apparentes portaient majestueusement l'ancienne toiture d'une grange.

Sur le pourtour de la salle, le long des murs, de gros coussins et des matelas étaient posés à même le plancher, des couvertures aux couleurs vives s'offraient à qui les désirait.

Les habitués avaient déjà choisi leur place.

Un peu perdus, les néophytes attendaient qu'on leur indique la marche à suivre, ainsi que l'emplacement destiné à établir leur nid...

(Etonnamment Eve choisit une chaise alors que les autres participants se nichaient sur les matelas: je me dis qu'enfin elle prenait soin d'elle et de ses hernies discales).

Amjad, Dominique et Christiane constituaient l'équipe des psys.

Amjad entra en lice (= **terme de combat du Moyen Age pour les chevaliers en tournoi !**), nous accueillit, établit les règles de confidentialité, d'anonymat total, de non-tabou des sujets abordés, de non-passage à l'acte de violence ou sexuel, d'obligation de présence...

Ensuite, pour débiter la séance, il nous fit former de petits groupes.

Le premier travail consista à choisir deux partenaires avec qui établir une relation afin d'exprimer les uns et les autres la raison de notre présence, mais également pour résumer succinctement ce que nous venions déposer durant ce stage.

Choisir quelqu'un m'était très difficile... j'attendis donc debout qu'on me choisisse.

Finalement, nous étions quatre, lorsque l'un d'eux fut rappelé par la base, pour tenir le rôle d'observateur. C'était un jeune psy gestaltiste qui venait apprendre la dynamique de groupe : il était là en temps qu'observateur actif du groupe; l'équipe psy lui rappelait qu'il n'était pas du côté des patients comme participant mais bien comme psy en devenir...

Ce rôle intermédiaire ne lui semblait pas être évident....

Dès le premier exercice, je me suis sentie aspirée vers le bas.

Mon corps se manifeste malgré moi, je me sens lourde, pesante...

Je sentais physiquement qu'il fallait que je me pose: que mes pieds deviennent le soubassement solide de mon corps.

La présentation du trio dont je faisais partie se fit naturellement.

J'entrai, des yeux d'abord, successivement dans l'attitude et ensuite dans le récit de mes compères.

Puis, un peu plus confusément dans le résumé de leur histoire.

La consigne était claire: être ouvert à l'écoute de notre vis-à-vis, percevoir de l'oreille, mais surtout ouvrir son cœur et répéter, fidèlement devant l'assemblée, ce que l'autre venait de dire.

Cet exercice paraissait de prime abord facile, encore fallait-il bien comprendre la démarche et restituer les mots dans leur contexte.

Tout se passa comme sur des roulettes.

A la fin de ce premier travail, je découvris que, sans du tout se connaître, les binômes ou les trios ne s'étaient pas formés par hasard, que nous avions chacun, dans notre groupuscule, vécu des événements sinon identiques du moins semblables.

Première conclusion sidérante: les êtres vont totalement inconsciemment vers ceux qui leur ressemblent, à un niveau ou à un autre: conscient ou inconscient.

Un second travail se préparait: Amjad se plaça au centre du cercle formé par les participants et leur demanda, tour à tour, ce qu'ils avaient l'intention de venir déposer.

Nous étions totalement libres de commencer par le problème de notre choix.

J'avais perdu mon père quelques mois plus tôt et c'est cela qui vint, malgré moi à l'avant-plan...

Je l'avais accompagné durant sa dernière demi-heure, alors qu'il fut plus à l'origine de mes cauchemars que de mes joies....

J'espérais lui avoir dit au revoir dignement. Je croyais la page tournée, mon deuil presque fini.

Pourtant, de son vivant, je ne lui avais jamais fait part de tout le mal qu'il m'avait fait.

Là, dans ce grenier, je prenais conscience que ce mal tournait en moi comme une ritournelle, m'arrachant encore des sanglots, via les hommes que j'aimais ou que j'avais aimés.

Ce mal, je le portais toujours dans mon ventre comme un fœtus pourri....

- *Eve ! proposa le thérapeute (qui devait avoir perçu mon trouble), veux-tu commencer?*

J'acceptais sans trop d'hésitation, je voulais en finir... et vite!

J'étais là pour cela...

Amjad me demanda de prendre un objet qui symboliserait mon père.

Je regardai autour de moi. Rien ne m'interpellait.... Cela dura plusieurs secondes...

Dans un coin une grosse boîte de mouchoirs en papier attira finalement mon attention.

J'en sortis plusieurs de la boîte afin de symboliser mes larmes.

- *Est-ce ton père que tu tiens-là?*
- *Oui!*
- *Pose-le devant toi s'il te plaît!*

Spontanément, je le jetai vigoureusement à mes pieds.

- *Tu as vu COMMENT tu as fait?*
- *Oui! Je l'ai jeté! dis-je fermement*

L'assistante d'Amjad, Chris, s'était associée à lui pour l'exercice.

- *Installe-toi confortablement face à ce père....*
Parle-lui, il est là....Dis-lui TOUT ce que tu n'as jamais pu
extérioriser!....

Assise par terre, je disposai les jambes et les pieds de part et d'autre du mouchoir.

Mes pieds bougeaient malgré moi ...

- *Tu fais quoi avec les pieds? Demanda l'assistante.*
- *Je le coince!*
- *Comme si tu ne voulais pas qu'il t'échappe? continua Amjad.*
- *Oui, oui, c'est cela (**elle crie fort**)...il s'est toujours débiné...*
- *Alors, maintenant libère-toi de tout ce qui t'a meurtri!*

Avant de commencer cette séquence, j'avais expliqué que, sur son lit de mort, j'avais pris mon père dans les bras et que je lui avais dit que je l'aimais.

C'était la première et la dernière fois que je lui avais dit que je l'aimais.

Il était de bout de force, mais pour me répondre, il m'appela du surnom que petite fille, je portais: "POES".

Je ne me souvenais pas l'avoir entendu de ses lèvres, mais bien de celles de ma grand-mère que j'adorais et de mes oncles et tantes paternels.

Ce petit mot de quatre lettres: "Poes"; il l'avait expulsé de sa poitrine dans un souffle rauque.

Sa gorge était si sèche, son souffle si court!

En même temps que ce "Poes" (= petit chat en flamand) venu du tréfonds de ses entrailles il leva les bras... et comme les ailes déployées d'un oiseau, il me montra qu'il était trop tard pour faire mieux: il s'en allait.

Un quart d'heure plus tard, il s'envolait pour toujours....

Face à ce souvenir, il m'était difficile de lui lancer tous mes griefs à la face... fût-ce même au mouchoir en papier.

Amjad et sa complice, m'exhortèrent à me jeter dans l'arène.
C'était la seule manière d'expulser ce fœtus si pesant de mon ventre.

- *Rends-lui sa part!* Insista Amjad.

Cela prit des secondes, des minutes, ma tête avait oublié, j'avais refoulé...
Mon corps peu à peu laissait lentement remonter les images de mon enfance.

- Je te rends mes tulipes brisées....

("Les tulipes brisées" c'était à priori incompréhensible pour les 3 psys et l'assemblée...

Mais nous ne nous formalisâmes pas....

Nous travaillons sur le processus, pas sur le contenu...

Au fil des mots qui allaient suivre, nous allions petit à petit partiellement comprendre ou deviner entre les lignes.

Le travail psy gestaltique s'articule sur les émotions, le non-verbal du corps qui parle pourtant si fort à travers les mimiques, les micro-gestes, les soupirs, les sous-entendus, les lapsus...

Et surtout sur le rythme du patient; j'avais un formateur qui disait:

"Le patient sait mais il ne sait pas qu'il sait!"

Il te donne inconsciemment toutes les cartes, il te suffit d'attendre et de savoir voir... de tout voir, de tout décrypter, il parle à travers son corps ET ses mots mieux qu'un livre ouvert...)

Lorsque nous étions enfants, mon père nous conduisait en train, mes frères, ma sœur et moi, à la ferme de nos grands-parents, où nous passions le dimanche. Ma mère allaitait encore le petit dernier et restait à la maison. Nous n'étions pas encore huit enfants. Comme j'étais l'aînée, j'avais la garde des plus jeunes.

Un dimanche alors que l'un de mes frères portait un manteau tout frais sorti du nettoyage à sec, mon père me conseilla vivement de le tenir à l'œil.

Une seule tâche sur le manteau... la punition serait grave pour lui sans doute mais surtout pour moi qui en avais la responsabilité!

Je devais avoir un peu moins de dix ans. J'étais insouciante et je jouai avec la fille du chef de gare.

Le plaisir de mes frères, lorsque le train arrivait, était de poser les pieds sur la barrière alors qu'elle glissait sur son rail pour fermer le passage à niveau.

Cette barrière pleine de cambouis, poissa évidemment le précieux manteau. Revenu quelque peu éméché de ses parties de cartes entre amis, la première chose que mon père vérifia fut le manteau. Il me gronda sans me frapper. Mais l'orage se formait... ses yeux lançaient d'effrayant éclairs.

Avant de revenir à la maison, ma grand-mère m'apporta un immense bouquet de tulipes à offrir à ma maman. Il fallait que je les tiensse la tête en bas, et que je les porte haut, pour ne pas les blesser sur le sol en marchant.

Le voyage de retour fut un calvaire.

J'avais le cœur qui battait la chamade, un œil sur mon père parce que je savais qu'il était fâché et éméché, l'autre sur le bouquet

Dans le train, mon père n'osa pas me corriger. Trop de témoins dans les parages!

Arrivée en courant à la porte de l'immeuble, je sonnai plusieurs fois de suite pour qu'on m'ouvre vite. De toute la force de mes petits mollets, je montai les marches quatre à quatre jusqu'au troisième étage. Mon père me suivait à deux volées d'escaliers de distance.

Suppliant ma mère de se dépêcher, je frappai violemment à la porte de l'appartement.

Lorsqu'elle répondit enfin, les gifles avaient déjà décapité mes tulipes.

J'ai tant pleuré sur le cadeau que je voulais offrir à ma mère... mais pas pour les coups.

J'avais gardé ces fleurs si longtemps intactes....

Cet exercice me remet en mémoire ma crise de nerfs avec Thomas, mon mari actuel, où j'avais fracassé dans ma colère un joli vase contenant des tulipes.

Comme "par hasard" justement des tulipes!

Ce ne pouvait être un simple hasard...

Etait-ce pour que Thomas ne fasse pas comme mon père???.....

- Je te rends la hache!

Un dimanche soir alors qu'il revenait de ses sempiternelle parties de cartes, mon père traversa, comme à l'accoutumée, le parc de Jette. Il était tard dans l'année, tard dans la soirée, il faisait nuit noire!

Aux alentours du bac à sable, il se fit molester par deux jeunes gens. Comme à son habitude il n'était plus très frais et profitant de son état, les deux garçons lui réclamèrent son portefeuille, ses cigarettes et du feu. Lorsqu'il arriva à la maison, nous étions tous à table pour le souper. Alarmés par son attitude, nous étions sur nos gardes.

Explosant de colère, il descendit à la cave, remonta tenant une hache... et le geste menaçant, vociféra quelque chose en flamand. Nous redoutions sa violence.

Sans savoir ce que nous avions fait pour mériter ce courroux, la tête enfoncée dans les épaules, nous n'osions plus bouger. La tension était si forte, qu'un vent de panique souffla sur la maisonnée. Du plus grand au plus petit, nous pleurâmes d'effroi.

Pour qu'à nous entendre, il ne s'énerve pas davantage et que sa colère ne retombe pas sur nous, notre maman le poussa dans le hall pour l'interroger. Au travers de la porte, je distinguai l'angoisse. Terrorisée par ce qu'il voulait faire, elle craignait qu'on le mette en prison.

Je n'avais pas réellement conscience de ce qui allait se passer.

Ah ! Cette tension ambiante; cette gravité sous-jacente; la hache; l'invective dans une langue que je ne pratiquais pas vraiment; l'agressivité; la prison; l'affolement et l'angoisse de ma mère... et ne pas savoir ! La peur de l'inconnu s'est inscrite au plus profond de mes fibres.

Mon père est revenu calmé... il n'avait tué personne ! Les voyous avaient fui.

- Je te rends le couteau !

Bien plus tard – nous avons pris de l'âge – nous tenions plus souvent tête à notre père.

Suite à une rebuffade du troisième de mes frères, ils en vinrent aux mains. Enfants, nous subissions sans réagir... comment faire autrement ?

La dispute dégénéra en foire d'empoigne. Détourné de la bagarre par les autres, mon frère quitta la maison, poursuivi jusqu'à la rue par mon père tenant un couteau à la main. Comme un seul homme, tous les mâles de la famille l'immobilisèrent et lui enlevèrent l'arme des mains. Pendant quatre ans, au grand dam de tous, ce frère-là ne remit plus les pieds à la maison.

- Je te rends nos ennuis d'argent !

Mon père était un joueur incorrigible. Il pariait des sommes folles aux courses hippiques, aux cartes et sur les pigeons. Argent que, bien souvent, il perdait et qui n'entrait plus dans le budget du ménage. Nous souffrions beaucoup de porter des vêtements usagés ou reçus des voisins compatissants. Les allocations ne suffisaient pas à nous nourrir et nous soigner.

Lorsqu'il passait ses nuits dehors, notre mère était aux quatre cents coups. Allait-il une fois de plus lui prendre ce qui restait ? N'allait-il pas, dans ces milieux interlopes, subir un mauvais traitement pour dette de jeu et nous faire faux-bond ? Combien de fois, n'avait-il pas misé notre maison pour se refaire, tenté de prostituer notre mère, engagé sa voiture ? Dans notre famille, nous sommes tous anxieux ! De nature ? Non, évidemment !

- Je te rends le plus horrible de mes actes !

Ma grand-mère que j'adorais, n'était pas encore décédée, mais ses heures étaient comptées. J'étais à son chevet... mon père s'entretenait avec le médecin. Soudain, sachant ses demi-frères en route vers la ferme, il fouilla la chambre, débarrassa les armoires, vida les tiroirs. De son lit, ma grand-mère, assistait à tout cela ! Le temps le pressait, le magot devait être trouvé avant l'arrivée des autres. Pour fouiller le reste de la maison, mon père avait besoin de mains supplémentaires. Il me fit quitter la chambre et chercher avec lui. Nous n'avons rien trouvé. A mon retour, mon aïeule adorée était morte. J'avais obéi ... je m'en veux toujours !

- Je te rends tous les coups que nous avons reçus !

Je ne continuais pas, il y avait tant à lui remettre ! Cet exercice m'avait vidée et bouleversée.

- As-tu fait don de sa part ? me demanda Amjad.

Je réalisai que les mots valaient plus que leur sens commun.
Avais-je réellement "part-donné" ?

(Au centre Arborescences, nous ne sommes pas dans la notion du pardon chrétien du mot "pardoner" mais dans le sens de ""part – donner" càd que chacun prenne sa part de responsabilité dans une relation, un conflit... et qu'ainsi chacun en prenant sa part de la relation invite l'autre à se sentir reconnu , ce qui, bien souvent débloque les nœuds relationnels)

Amjad, rapprocha les coussins, m'invita à frapper, si je le souhaitais et à sortir toute l'énergie destructrice accumulée dans mon ventre.

Je ne pouvais pas frapper mon père, cela m'était impossible.

Il accepta mon choix et me fit terminer l'exercice

- Ton père a été incinéré, je crois ?
- Oui !
- Alors, tout à l'heure, je te propose d'aller brûler le mouchoir !

Ce que je fis, une fois sortie de la salle.

Pour quelqu'un qui n'avait pas appris à se lâcher, il fallait s'accrocher !

Ce marathon remuait tous les dépôts de vase de nos consciences : "les fosses à purin", comme disait Dominique.

Pleurs et cris d'angoisse abondaient, libérateurs et salvateurs à la fois.

Rebondissant d'âme en âme, de souvenirs en souvenirs, de participants en participants, nous étions simultanément sous le choc des expériences et des épreuves.

Nous avions tous si peu et tellement en commun, que le bain dans lequel nous glissions tour à tour, nous purifiait ou nous consumait, chacun dans notre enfer.

Ecrasantes de vérités mises au jour, les prises de parole se succédèrent jusqu'à la tombée de la nuit, douloureuses ... fatigantes.

Je me couchai certaine de tomber dans le sommeil comme une masse.

Il n'en fut rien ! La décharge de toutes ces énergies, loin d'apaiser mes fonds troubles, avait avivé ma volonté de naviguer entre les écueils.

JE DEVAIS ACCOUCHER POUR VIVRE. Je réfléchis toute la nuit ! ...

Méditer sur ce que j'oserais dire et extraire de mes secrets, primait sur le repos. Au fil du temps, je m'étais déjà tant libérée par mes écrits ; continuer parmi d'autres, était-ce vraiment utile ?

J'allais à reculons sur le chemin parcouru. Je doutais à nouveau du bien-fondé de ma démarche.

Vers sept heures, le lendemain, le téléphone de ma voisine de chambre nous éveilla. Rougis la veille, mes yeux avaient gonflé durant la nuit.

Un court instant, mes paupières restèrent soudées... j'avais si peu dormi ! Mes premières pensées allèrent à Thomas, que je n'appelai pas. Ce chemin, je devais le faire seule...seule et unique dans ma différence ! Un délicieux petit déjeuner bio me remit le cœur à l'ouvrage. Les limons marins regorgent de trésors enfouis. J'allais tomber la veste et replonger !

Le travail avait recommencé. Je m'étais assise sur une chaise contre le mur, derrière le nid douillet de l'une des participantes. Des douleurs à la colonne et à la clavicule me contraignaient à garder le tronc droit.

- Eve ! Tu devrais changer de place ! prévint Amjad à dessein.

Je ne comprenais pas pourquoi... je m'étais installée pour être bien ! Entourée de coussins, je faisais bloc avec ma chaise. La jeune femme du nid douillet se leva, elle était prête, c'était son tour ! Et elle était juste devant moi, tout à fait juste devant moi... Je ne voyais plus le bout de la salle, je ne voyais qu'elle... qu'elle toute entière dressée devant moi !

L'atmosphère était lourde, plombée par le silence et la concentration de tous.

Belle ! Auréolée par la lumière de ce matin d'avril, elle bougeait le haut du dos à se décrocher les épaules. Puis son bassin suivit le même mouvement.

Le balancement de ce corps exprimait toute sa souffrance recluse. Elle avança un pied, le recula, imprimant à son geste une vague hésitation. Fascinée... absorbée... inquiète... j'assistais à une danse magique. Rythme du pouls, battements du cœur ! Témoin, sans l'avoir cherché, de cette anatomie en détresse, je souhaitais qu'elle mette fin à son supplice !

Son cri déchira la quiétude de la salle ! Elle libéra ses mots captifs, les catapulta sur l'assemblée et entama sa délivrance.

Je n'eus pas à dévoiler mes réminiscences nocturnes. Elle travailla pour elle ET à ma place!! Image après image, sans superposition exacte de son vécu sur le mien, elle fit douloureusement écho à une partie de mon passé.

D'un coup, je comprenais tout d'elle ! Ses tourments, sa vomissure, ses contorsions, ses réactions, m'étaient si familières. J'éclatai en sanglots.

- Eve ! Change de place ! Réitéra Amjad.

A la demande de ma psy, le deuxième porte drapeau de ma génération vint me soutenir.

Assise derrière ma voisine, j'avais tout pris en plein visage... je n'eus pas à détailler mon viol dans le cercle. Elle l'avait fait pour moi, à sa manière, plus fort que si j'avais parlé ! Nos larmes confondues – aussi prégnant que vivant – un segment de mon second témoignage était déposé !

Dans ce marathon, tout fut du même ordre: en gravissant notre calvaire, nous démontions nos maux et les mettions à plat dans nos têtes.

Analyse transactionnelle – Analyse systémique – Rebirth – P.N.L – Gestalt, avaient misé sur l'avenir de nos potentialités.

L'émotion, nos prises de consciences, nos thérapeutes par leur confiance, de même.

Exercice après exercice, de découverte en découverte, nous allions mieux.

Mais que de choses non épuisées restaient à lire.

Passé, présent, futur, prospectés; la recherche de soi ne se termine jamais.

Comprendre est une petite victoire ; se plonger dans le creuset de l'espace et du temps est une conquête d'une infinie richesse.

Etre... ! Ou devenir soi... ? Là, était la vraie question !

Rentrée à la maison, ressassant ce que j'avais vécu au marathon, le travail continua... seule avec moi-même.

Des zones d'ombres non évaluées me tarabustaient encore.

Premier exemple : le rapport de mon père aux médias.

Fils de paysan, il n'avait pas beaucoup de culture.

Afin de remplir conventionnellement son devoir d'homme marié et s'adonner à la passion du jeu, il avait travaillé dur.

Un jour, dans la chambre, mon regard accrocha un petit cadre en bois suspendu au mur. Tilt ! Le lien était fait !

Enfant, durant mes séjours à la ferme, je baignais inexorablement dans son passé glorieux ! En effet, de petits cadres pareils à celui accroché au mur de ma chambre tapissaient tout le périmètre de la grande salle de mon aïeule recevait ses amis: il s'agissait de photos de presse des exploits de mon père: entraîneur d'un cheval longtemps encensé pour ses premiers prix en courses de trot.

Je ne saurai jamais si ce souvenir a réellement ou inconsciemment, déterminés mes choix amoureux !

Toutefois, en ce qui concernait mon père et son rapport aux médias, la coïncidence était frappante.

Pour le professorat... pas de lien direct !

Si ce n'est que l'image du père est symbole d'autorité et d'éducation !

Pratique paternelle ré- expérimentée en Gestalt, je comprends désormais, beaucoup mieux, ce rejet total de l'autorité et l'origine de mes rebellions envers toutes "mains mises".

Quel rapport y avait-il entre mon enfance, mon père et mon mariage avec Thomas ?

La recherche d'un homme assez dur pour être apprivoisé et conquis !

Assez distant pour tenter d'abattre ses frontières ou pulvériser ses défenses !

Assez dominant pour être confronté !

Assez solide pour soutenir des rapports de forces !

Assez gant de velours sur main de fer !

Assez "tout ça" d'apparence, pour retrouver mon géniteur et me faire aimer de lui !

L'horreur !

Et que de temps perdu dans cet immuable cercle de feu hors duquel – partant toujours en guerre contre lui – l'homme aimé ne parvenait pas à m'enlever !

Je scandais si volontiers l'air de "La Chevauchée des Walkyries" et ce avec tellement de spontanéité et d'ardeur que, m'ayant psychologiquement cernée, Thomas fit le rapprochement entre Brunehilde et moi.

Il avait deviné juste !

Ce mythe m'éclaira un moment ! Cependant, retombée sans cesse au creux de mes ornières, je ne parvenais pas à faire place dans ma vie à un autre Siegfried.

Par l'entremise d'un rêve curieux, donnant une fois de plus raison à Thomas, trois jours après sa mort, mon père activa un nouveau cercle de feu.

Le rêve de Eve - Brunehilde :

Contexte réel: Très altéré par la maladie, mon père ne supportait plus la présence de Fleur, mon chien, près de son lit. Il connaissait ma relation d'amour avec elle. Pour excuser ce rejet, il le ponctuait toujours d'un sourire désolé. Je prenais alors Fleur sur les genoux et la caressais afin de la consoler.

Le rêve proprement dit:

Un homme et mon père dressaient une palissade électrifiée dans mon jardin. J'étais au centre, Fleur à mes côtés. Bizarrement, la palissade était alternativement une fois à ma hauteur, une autre fois à celle de ma chienne. Lorsque la palissade fut montée, le deuxième homme brancha la connexion électrique. Rien ne se passa !

Une seconde tentative éclaira tout l'espace d'une lumière vive.

À ce moment précis, je vis attaché au bout de mon index gauche, un morceau de fil électrique dont la pointe métallique me perçait la peau. J'essayai de le détacher, mais la peau de ce doigt accompagnait la traction. Une deuxième tentative réussit et la lumière s'éteignit.

Je ne ressentais aucune mauvaise intention de la part de mon père. Je dirais même qu'il avait monté cette palissade pour nous protéger ma chienne et moi !

C'est en tout cas ce qui m'est apparu au cours et à la suite de ce rêve.

Ce qui était évident, c'est que la lumière vive me permit de voir le fil planté au bout de mon doigt. Ce fil ne mesurait que quelques centimètres et n'était relié à aucun circuit électrique... il pendait tout bêtement dans le vide et suivait le mouvement de ma main. La première tentative d'extraction avait échoué. La seconde, réussie, éteignit la lumière.

Mon père voulait-il par-là, me faire comprendre que je pouvais sortir du cercle de feu par ma propre volonté... ou que le fil était rompu et que j'étais libre ? Le deuxième homme, celui par lequel la lumière fût, n'était-il pas Thomas ?

D'autres interprétations peuvent prendre leur source dans ce rêve !

Cette interprétation-là, conduite par Brunehilde, était la mienne et elle me convenait !

Le tout n'est pas de savoir ce qu'il faut faire... c'est d'y arriver !

Et comprendre également l'interaction de l'autre dans un même jeu de rôle !

La semaine suivante, nous débutions, Thomas et moi, notre thérapie de couple.

Outre l'incidence des médias sur mon existence et sur mes hommes, je voulais intégrer celle des mots sur nos maux.

En Gestalt, j'avais "part-donné" à mon père, cela me paraissait significatif et m'avait impressionnée.

Depuis l'ablation de l'un de mes ménisques, je ne pouvais plus plier totalement le genou gauche. J'en avais parlé au marathon afin que l'on ne m'impose aucune gène flexion ou posture demandant la flexion des jambes.

Ce problème "technique" m'handicapait également dans nos relations sexuelles, car il m'empêchait de prendre certaines positions.

Lors de cette demande aux psys de notre groupe, j'appris que les problèmes de genoux pouvaient provenir d'une difficulté dans la relation "je"- "nous".

Pourquoi pas ! Mais cela me paraissait un peu tiré par les cheveux... bien que ! Je m'amusai alors à trouver la correspondance des mots relatifs aux maux de notre couple ou de l'un ou l'autre de ses composants.

Le point faible de Thomas était ses chevilles. Nous habitons Schaarbeek – " la commune des ânes " – comme il aimait à le rappeler.

Indécrottable schaarbeekoïse, mon homme se plaisait à souffrir du même mal que l'animal fétiche de la commune où il était né, et dans laquelle il avait passé toute sa vie.

Réfléchissant donc à ses problèmes de chevilles, je dénichai cette amusante corrélation.

Bon vivant – adepte de Bocuse et d'Epicure – Thomas proclamait souvent son plaisir de vivre.

" Je vis ! " était son leitmotiv... " Je veux ! " était le mien !

J'imaginai qu'avec l'accent germanique, je pouvais traduire " je vis " par " che-ville " et " je veux " par " che-veux" ! C'était pour rire, évidemment.

Pourtant... " che-veux " " ça-voir " et couper les cheveux en quatre, faisait partie intégrante de mon fonctionnement.

Au premier rendez-vous – couple – chez nos psys, lorsque Amjad répéta ce que Thomas venait de dire, ce dernier lui répondit...

- Ah oui, mais non !
- Vous avez entendu ce que vous venez de dire ? demanda Amjad.

Bonne pioche, cette fois, c'était en plein dans le mil ... je buvais du petit lait ! Je vivais ce problème au quotidien avec Thomas et voilà que, sans intervention de ma part, quelqu'un d'étranger mettait le doigt sur ce qui clochait.

Dieu sait que cette manie – de dire tout et son contraire, - le oui ou le non à sa suite – était déstabilisante pour moi.
Cette façon de faire m'exaspérait et me mettait à chaque fois en boule pour un bon moment. Cela c'était passé de la même manière au cours de la dernière crise que nous venions de vivre.

Lis et Thomas... Thomas et Lis !

Une fois oui... une fois non ! Il revenait toujours sur ses dires ! Bref !

Ce jour-là, un petit coin de paradis s'est entrouvert pour moi dans son esprit. Ce rappel, quasi insignifiant, de la part d'un alter ego différent de sa compagne, lui a radicalement fait prendre conscience de ma difficulté à me situer et à faire le tri entre ce qu'il disait et ce que j'avais à entendre.

A présent, il se surveille et dépasse même certaines frontières de son " moi " cachottier (cachot-tiers).
Je ne suis plus systématiquement le tiers, pour lequel il relègue tout au cachot. Je veux dire par-là : qu'au lieu de les taire, il me parle de ses rendez-vous, de ses réunions professionnelles et amicales – sans trahir pour autant son jardin secret – mais je suis informée... et par le fait même, il me donne l'avantage l'occasion de participer à sa vie.

Mon patriarche tiendra-t-il le coup ?

Ne pas savoir choisir ! Encore une lacune due à mon conditionnement.

Comment comprendre cette perpétuelle hésitation : que ce soit un choix d'objet ou de sujet, il doit se faire ou se présenter sans intervention personnelle !

Enfants, mes frères, ma sœur et moi, n'avions pas le choix : nous obéissions ou nous étions sévèrement punis ! Pire, nous n'avions pas le droit de choisir ! C'était à prendre ou à laisser, que cela plaise ou non !

Pour ma part, je ne choisis que dans l'urgence et encore... ce choix n'est jamais un choix délibéré, mais un acte impulsif sans pose ni raison raisonnée. Si c'est un vêtement acheté à la hâte... il ne me convient pas et reste dans l'armoire; un meuble, je n'ai pas noté les mesures et le prends au juger; un bijou... souvent, je n'ose pas le porter et je le donne !

Trop de bâtons viennent se prendre dans mes roues : je ne suis pas satisfaite, mais coupable d'avoir décidé pour moi !

Je me suis si souvent fait la réflexion que, vue de l'extérieur, cette non-satisfaction s'apparenterait à un caprice d'enfant gâté.

A-t-on, pour autant des caprices d'enfants gâtés ?

S'expriment-ils de manière identique ?

Ce qui est sûr, c'est que l'acte de choisir est pour moi une souffrance...

je ne puis prendre, ni laisser... et par ailleurs, ni accepter... ni demander d'aide !

Est-ce réellement le reliquat d'une éducation d'enfant livrée à elle-même, sans modèle convaincant, dans la débrouille ?

Ou bien, telle la marque génétique cachée d'une maladie, des symptômes avant-coureurs d'un mal-être incommensurable ?

Mon rapport à l'argent est du même type.

Je me sens mal lorsque mon travail mérite salaire. Nous avons tous des taxes, des factures, des vêtements, des médecins, des médicaments, le train, le tram etc. à payer.

Je devrais me faire rémunérer, pourtant demander de l'argent m'horripile et m'emplit de honte.

Comment les gens gagnent-ils des sous ? Négocient-ils une rétribution ??!...

Silence...

Je me vis et ils me désignent généralement comme "la bénévoles de service"!

Oh ! Des " mercis ", des " c'était formidable ", " tu cuisines comme un chef " pleuvent en abondance.

Ces remerciements viennent parfois de groupes importants... de dix, vingt, trente et quarante personnes. Je n'en suis même pas fière !

Un peu de reconnaissance sonnante et trébuchante de la part de Thomas me ferait plus de bien.

Tendre la main pour recevoir mon dû... je n'y parviens pas ! Est-ce de l'orgueil ?

Bruneilde a beaucoup de mal à être rétribuée pour un travail, pourtant tout ce qu'elle fait est bien fait, voire professionnel, même trop càd à la perfection...

Demander est pour elle synonyme de rabaissement et de mendicité comme si elle devait tendre la main et être inférieure à celui/celle qu'elle place en position de supériorité et de toute puissance

Cela a-t-il quelque chose à voir avec les manques financiers dont nous souffrions à la maison ?

Mes réactions ne sont guère logiques... je ne les comprends pas !

Il y a peu, soignant ma mère, malade à son tour, je me suis surprise à me reconnaître dans ses actes les moins flatteurs.

Agacée ? Je l'étais !

Fâchée sur elle ou sur moi ?

Je l'avais tellement entendue se plaindre de la terre entière ; tant protégée du malheur au fil des jours ; excusée ; magnifiée sans critique, que la visière de ma casquette de "bonne fille aînée", avait brisé ma vue longue distance, pour l'image gardée intacte que je m'étais faite d'elle.

Ce qui a déteint sur moi, c'est cette icône du sacrifice : tout faire pour l'autre sans se soucier de soi !

La mécanique tombe en panne ? Qu'elle suive donc de force!

Ce mimétisme, je le réfute ! Qu'elle l'ait fait pour ses enfants ? ... Soit !

Je donne beaucoup à mon fils et je trouve cela normal.

Il n'a pas demandé à venir au monde ; je l'ai conçu en réponse à mon instinct de femme, en vue de me faire plaisir et comme beaucoup de mamans pour la postérité !

Or, ma mère se trouvait coincée entre le peu dont elle disposait afin de nous nourrir et le fait d'ajouter parfois des assiettes supplémentaires destinées aux enfants du quartier livrés à eux-mêmes à l'heure des repas.

Elle n'aurait pas dû... mais elle n'osait pas faire autrement !

Je reproduis le même schéma.

Sauf que Thomas paie la nourriture et qu'il en a les moyens.

Pour le reste – du moins en ce qui me concerne – médecins, hôpital, réparations dans ma maison, emprunt fait à la banque, électricité, eau, gaz de notre seconde résidence, vêtements personnels, téléphone... je dois me débrouiller et régler mes factures !

Ce qui est parallèle comme scénario de vie c'est que Brunehilde s'est trouvé un homme, Thomas, qui fonctionne dans le même processus de bon samaritain: il est lui-même très caritatif, voire même un mécène des malheureux/ses; il a adopté et entretenu les 10 enfants de ses compagnes successives, enfants devenus adultes qui n'étaient pas de lui et qu'il assume toujours partiellement...

Lorsque je le préviens que je vais me trouver un petit boulot rémunérateur, il se moque... prétendant que je n'en ai pas la santé !

Il a une fois de plus raison !

Je reste donc à son service, oblatif, comme ma mère... en esclavage !

Comment mettre ça au point ?

Dès que j'entame le débat – moi par hantise de demander, lui parce que c'est comme ça et pas autrement – c'est le télescopage !

Il est vrai, que les dix enfants dont il assure le parrainage financier, lui demande énormément d'attention, d'amour et de compréhension.

Je suis la bonne aînée... encore une fois!

" Tu vois pourquoi, Mamy... je n'ai plus envie de te ressembler ! "

Ton mari, tes enfants, en prenant le meilleur de toi, t'on usée !

Au terme de ta vie, tu veux encore leur donner le peu qu'il te reste.

Si tu guérissais pour toi, cette foi ? Ce ne serait pas égoïste... !

Et si toi Eve tu guérissais pour toi enfin???

Avec ou sans la permission de ta mère ... et/ou de ton père...

Outre quelques semaines d'individuelle au préalable avec moi, Eve est restée quasi 1 an en thérapie de groupe dans le groupe spécifique aux seniors de plus de 50 ans.

Sceptique au départ, elle y a pris beaucoup de place en s'agitant et en intervenant avec volonté de soutien aux autres tout en s'oubliant elle-même. Ses interventions étaient parfois lourdes et envahissantes malgré sa bonne foi, son désir d'aider et ses bonnes intentions mais ce n'était pas le but, ni l'endroit...

Je dus la recadrer souvent ce qu'elle accepta finalement d'assez bonne grâce...

Je vois sa thérapie en 5 phases:

- **le pré-contact des séances individuelles** où il a fallu nous apprivoiser et installer un transfert positif
- **l'avant marathon et ses débuts au groupe seniors** où elle essayait de faire autrement mais retombait souvent dans ses vieux schémas de marchandage avec elle-même, de sacrifice, de trop faire... c'ad un non –respect de son rythme, de ses besoins profonds et de sa santé où elle nous montra toute la panoplie très créatrice de ses mécanismes de résistance...
J'avais rarement vu quelqu'un de si endurant et de si créatif dans les évitements de tous bords conjugué à une analyse aussi lucide de la situation...
- **le marathon qui est le moment crucial de bascule** où elle a accepté de contacter et de travailler en profondeur ses problématiques et où le cadre des 30 H de thérapie en 3 jours l'ont aidée, soutenue, renforcée: elle est revenue transformée
→ Un socle et un fond de sécurité s'étaient placés : elle ne fut plus jamais une poupée sans cheveux ni bras, l'aspect psychotique et morcelé avait complètement disparu
- **l'après-marathon et le retour au groupe seniors en phases d'atterrissage et de stabilisation** où elle a appris à rôder et développer son affirmation d'elle-même, à mettre en place ses solutions, à les tester, à les aménager en cours de route, à moduler de plus en plus subtilement au lieu d'être dans des oppositions très binaires et entières style "tout ou rien"...
- **la thérapie de couple fut intense mais courte:** son conjoint n'acceptant pas de la suivre dans certaines remises en question. Ce fut dommage car ils s'aimaient vraiment mais Thomas était fort âgé et peu demandeur d'un travail personnel.
Eve le quitta donc d'abord temporairement espérant qu'il bougerait enfin, ce qu'il ne fit pas: elle fit donc construire une jolie petite maison à son goût qu'elle décora selon ses soins et s'en fut vivre pas loin de son fils et de son petit-fils chéris, proche et néanmoins autonome. Aux dernières nouvelles elle va bien, ne somatise quasi plus, à part les bobos classiques de l'âge et s'occupe bien d'elle. Thomas lui rend visite mais ils ne vivent plus ensemble...